

## Carnet de l'occupé

Patrick Nicol

Number 79, Winter 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92282ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nicol, P. (2020). Carnet de l'occupé. *L'Inconvénient*, (79), 100–103.

# Carnet de l'occupé

TERRE DES CONS

**Patrick Nicol**

Un jour, sur Facebook, j'ai mentionné avoir remporté un prix pour ma chronique dans *L'Inconvénient*. Un ami a écrit un commentaire : il se disait déçu de voir à quel point Facebook était devenu un outil d'autopromotion, plutôt qu'un lieu d'échange et de partage, comme il lui semblait que c'était sa mission première. Ça m'a blessé. Je n'ai pas répondu. Cette histoire, je la traîne, exactement comme je porterais un paquet dans mes mains, comme une boîte encombrerait ma chambre.

•

J'ai pensé qu'il serait bon de me vider la tête. Sortir les contenus qui m'accablent. L'écriture peut faire ça, dit-on. Je ne sais pas. Ce serait comme jouer avec des outils. Dormir sur une échelle. Je ne crois pas en être capable. Je me sens lourd et surpeuplé. Un peu de ménage ne pourrait qu'aider.

•

Deux choses en particulier m'occupent l'esprit : le déneigement et l'enlèvement des ordures. Ma maison est perdue au fond d'un cul-de-sac dont les employés municipaux semblent constamment oublier l'existence. Je dois toujours appeler. Bonjour, la récupération est pas passée. Le chemin a pas été ouvert. Merci, bonne journée. Un employé prend en note ma requête et rien n'arrive. Je dois rappeler le lendemain. J'y pense des heures à l'avance. Je me prépare à monter le ton, à me montrer ferme. Ça m'énerve autant que ça m'angoisse, la perspective de rester pris avec mes déchets ou de me retrouver enlisé dans le chemin, captif de la neige qui cet hiver n'arrête pas de tomber. Je rassemble mon courage et rappelle. J'essaie d'amadouer l'employé qui de toute façon n'y peut rien. Tout ça est extrêmement humiliant.

•

J'ai du mal à travailler. Je flâne, je procrastine, je niaise. Parce que je pense au poids de la neige, je tombe sur une vieille page du blogue de L'Oreille tendue : les cinq livres de 2017 qu'elle ne lira pas. Je cite :

Le livre de cuisine (et les autres œuvres) de Kim Thúy (*Ru*, c'est bien assez.)  
Le roman de David Goudreault qui a suivi *la Bête à sa mère* (et l'autre après) (Le premier volume de la trilogie, c'est assez.)  
*Le Poids de la neige* de Christian Guay-Poliquin (à cause de / grâce à Luc Jodoin)  
*Le Nouveau Régime. Essais sur les enjeux démocratiques actuels* de Mathieu Bock-Côté (*L'Oreille* essaie d'éviter, dans la mesure du possible, l'excès de vitamines.)  
Et – cela va sans dire – *En as-tu vraiment besoin ?* de Pierre-Yves McSween.

Je ris. L'isotopie de l'excès m'amuse. Il y a dans cette liste des gens que je connais personnellement et que j'apprécie beaucoup, d'autres que je déteste sans les connaître. Il est petit, mon pays. Impossible de lire un livre ou sa critique sans avoir à l'esprit l'auteur de chair, planté juste derrière.

•

Encore une fois, la récupération n'est pas passée. J'ai attendu deux jours, j'ai appelé. L'employé qui me répond est poli, professionnel. Il transmet ma requête à quelque contremaître. Les préposés qui répondent au téléphone changent constamment ; j'imagine que les contremaîtres, non. Ce serait toujours le même. Celui-là porterait des bottes de travail et une chemise à carreaux, un léger embonpoint. Ses épaules et son torse seraient gonflés parce que ces parties du corps sont les plus faciles à entraîner. Comment reçoit-il ma demande ? Que pense-t-il de moi ? J'accorde à ces questions une importance démesurée.

•

Trop fatigué pour lire, je passe mon temps devant la télé, sans avoir la patience ni la force d'écouter quoi que ce soit d'exigeant. Je regarde RDI, ce qui revient à dire que je regarde des publicités de camions, de médicaments et de produits financiers. Les pick-up sont noirs et propres, rutilants malgré la boue, malgré la poussière qu'ils génèrent et traversent.

•

Ces montagnes de neige qui m'empêchent de sortir n'évoquent pas pour moi *Le poids de la neige*, qui raconte justement l'histoire d'un homme immobile, condamné à observer par la fenêtre les ravages de l'hiver. Jamais ma vie ne me fait penser à des livres. Adèle me dit que, si ce roman avait été écrit par un Américain, le personnage serait sorti de sa maison pour participer à la vie de ce village assiégé par les éléments. À la place, il reste assis, parle de livres avec son logeur en regardant dehors. Moi, je ne sors plus, je parle d'un livre dans lequel les personnages parlent de livres. Je ne suis pas un Américain.

•

*L'Oreille* tendue prétend que nous aimons Kim Thúy à cause de ce qu'elle dit sur nous. Non pas ce que racontent ses livres, mais ce que Kim Thúy, le personnage – la réfugiée qui a réussi –, dit de nous en tant que société. Grâce à elle, et en l'aimant nous le prouvons, nous apparaissions comme un peuple généreux et ouvert. Aussi : une civilisation où le bonheur est possible. On aime Kim Thúy parce qu'elle existe (je ne sais plus si *L'Oreille* va jusque-là) et non à cause de ses écrits. Nous aimons l'histoire du livre (son écriture, sa publication, sa réception, l'histoire de nous lisant le livre ainsi produit et commenté) autant que l'histoire dans le livre. L'autrice est devenue un personnage et donc nous aussi, puisque nous sommes sur le même plan narratif qu'elle. Un jour, peut-être, nous la croiserons dans la rue. Au salon du livre, certainement, si on le désire. Je ne dis pas que c'est triste ou mal ou source de malentendus. Je dis : il arrive qu'on lise comme ça. Ceux qui prétendent que le texte se referme sur lui-même ne lisent pas dans le même pays que moi.

•

Appelé à la Ville pour dire que la récupération n'était pas passée. Un contremaître me rappelle, ce qui n'arrive jamais. Il me dit que son conducteur n'a pas pu monter la côte trop glacée. Appelé à la Ville pour demander que la côte soit déglacée.

•

À propos du *Poids de la neige*, L'Oreille tendue ne dit rien, mais renvoie à une page de Luc Jodoin, bibliothécaire de son état, qui, dans un blogue, a fait la recension de « certaines figures de style un peu ampoulées » trouvées dans le roman. Je reprends ici son énumération, parce que c'est drôle :

Les arbres s'inclinent, ploient vers le sol, courbent l'échine.  
Les pièces transpiraient les tours d'horloge.  
Des flammes [...] dévorent la forêt avec un appétit insatiable.  
Pendant ce temps, dans le poêle, le bois vert siffle dans les flammes comme  
s'il pestait contre son destin.

J'ai fait lire *Le poids de la neige* à une classe d'étudiantes de cégep, aucune ne s'est dite offusquée ni même légèrement agacée par ces tropes dont l'énumération suffit à rebuter L'Oreille tendue. Ce sont des lectrices hautement qualifiées et *Le poids de la neige* a été abondamment primé. Qu'est-ce donc qui agace tant le professeur Melançon et laisse de glace (hihi) les jurys et les lectrices ? Gageons que c'est encore une affaire de trop, de too much, d'ostensible qui fait vulgaire.

•

Un été, il y a bien une dizaine d'années, je roule sur une promenade encombrée. Des piétons, des poussettes, des bicyclettes dans toutes les directions se croisent et se nuisent. Un homme à vélo roule vers moi. Il a pris un bon rythme. Il me fait un signe de la tête, accompagné d'un petit sifflement. Tasse-toi de mon chemin. Comme un coureur qui voudrait maintenir sa foulée. Comme un parent, un patron qui m'ordonne de m'écarter. C'est un avocat. Je ne sais pas pourquoi, je l'ai peut-être reconnu, je ne sais plus. J'ai la conviction que cet homme est un avocat, œuvrant dans une étude assez importante pour avoir ses stagiaires, ses sous-fifres et ses secrétaires. Je regrette encore de ne pas avoir freiné, dérapé pour barrer sa route et le forcer à s'arrêter tout à fait. Lui dire : les gens dans la rue, c'est pas tes employés. Je regrette, c'est vrai. Plusieurs années plus tard.

•

J'avais commencé ce cahier pour me débarrasser du poids des récits que je traîne. M'en défaire, poursuivre ma vie plus léger. Peut-être ensuite écrire autre chose. Il n'est pas question de faire de la littérature. Les tracas, les scories. Petites et empêchements ne sont pas matière à roman.

•

Christian Desmeules n'a pas aimé le livre de Martine Delvaux. Il y voit une paresseuse absence de récit et une autoréférentialité désagréable. Ça m'a blessé, un peu. Je me suis senti visé. Ça date, déjà, mais cette anecdote tend à s'inscrire dans la liste de mes frustrations. Martine y a vu une attaque contre la littérature des femmes. Je ne sais pas. Probablement, oui. Ce que je sais, c'est que le critique lui reproche d'avoir fait ce que moi-même je fais. Rester conscient de l'écriture, ne pas sombrer dans la mécanique des événements et l'illusion du référent. Il me semblait, à moi, que c'était raconter qui était paresseux, ou lâche, ou facile. Et qu'était louche tout ce qui narre sans distance, tout ce qui sombre dans l'innocence dont la réflexivité nous préserve. Les règles ont peut-être changé.

•

McSween prétend que la consommation raisonnable va nous assurer une vie meilleure. Il écrit : « Je n'en veux pas au vendeur de vouloir vendre, c'est son travail. Je suis une proie, il est le prédateur. » Sa sérénité devant tant de violence me sidère. L'Oreille tendue ne lira pas son livre, « il va sans dire ». Pourquoi en va-t-il ainsi ? Parce que le comble de l'élégance est dans le silence, l'implicite, ce que deux grands esprits comprennent sans l'avoir énoncé. À propos de Bock-Côté, le professeur évoque la prose survitaminée. Ainsi parlent les rustres, les imbéciles. Ils crient.

•

Ai contacté l'ombudsman de la Ville à propos des services de déneigement et d'enlèvement des ordures. On me dit qu'on ne peut rien pour moi avant que j'aie épuisé les recours. On me désigne une instance qu'il me reste à contacter. On m'envoie un courriel qui contient un lien vers cette instance. J'ouvre le lien, c'est une page de présentation générale du service d'entretien de la municipalité. Aucune adresse, aucun numéro de téléphone, le nom d'aucun responsable n'y apparaît. Le genre de page faite pour décourager l'éventuel plaignant. Je l'avais déjà consultée des centaines de fois. Le lendemain, je reçois par la poste une lettre de l'ombudsman m'informant que, à la suite de nos échanges fructueux, mon dossier a été fermé.

•

L'existence de certains livres s'explique sans doute par cette donnée ingrate : l'emploi du temps. Ce qu'on peut écrire entre deux chapitres de maîtrise, entre deux lattés, entre deux sessions d'enseignement. Fragments sur la table du déjeuner. Pas besoin de s'extraire longtemps, et autant mettre dans ce livre la matière même qui nous empêche d'écrire. Une tirade sur l'amour entre deux amants ; quelques mots à propos des réseaux sociaux. La neige, les vidanges, les pensées parasites, soi qui glande.

•

Article dans *Le Devoir* à propos d'une poésie jeune et accessible, basée sur le trivial et le quotidien. On dit poésie pop puis on se dédit. Marie-Charlotte a écrit un livre sur son téléphone. Une autrice évoque les groupes minorisés, ouvriers et trans qui montent au micro dans les soirées. Il faut faire lire ceux qui ne lisent pas, écrire ceux qui n'écrivent pas. Les bons livres sont ceux qu'aiment les gens qui n'aiment pas les livres. Les gens ordinaires sont devenus l'instance de validation de toute chose. Je m'emporte. Ma réaction tient du réflexe, de l'atavisme. La démagogie me fait plus peur que l'élitisme et je ne suis pas sûr qu'il y ait de bonnes raisons à ça. Sinon l'âge et l'habitude. L'habitus. L'article parle de poésie décomplexée. Je frémis. Je pense à la droite décomplexée qui est une des pires choses qui nous soient arrivées. Décomplexée comme désaliénée, débarrassée des hontes et de son autoréflexivité malade. Ce doit être agréable, quand même.

•

Il fait froid. Et quand il ne gèle pas, il neige. Les prescripteurs culturels trépigment dans leur sédentarité et emplissent mon Facebook de mieux-vivre. Je devrais lire Guyotat, boire du vin orange, goûter le hot dog réinventé de papa, comme si ces trois activités n'étaient pas mutuellement exclusives. Un verre de vin et Guyotat me tombent des mains. Netflix n'a pas été inventé pour les chiens.

•

Se pourrait-il que nous n'arrivions plus jamais à nous extraire ? À nous détacher du quotidien, de la matière ? À lire un peu longuement des œuvres un peu denses, à écrire autre chose que l'immédiat ? Je confonds sans doute mes problèmes et ceux du monde. ■